

Francis Wolff: «L'homme n'est pas un animal comme les autres»



Bien que doués d'une forme de langage complexe, les grands primates demeurent très éloignés de la structure de la pensée humaine, assure Francis Wolff - Crédits photo : Konrad Wothel/ www.naturepl.fr/ NaturePL

Sciences & Environnement (<http://premium.lefigaro.fr/sciences/>) | Par Cyril Hofstein ([#figp-author](#))

Mis à jour le 05/08/2016 à 08h29

INTERVIEW - Pour le philosophe, s'il faut lutter contre l'assimilation des animaux à des objets, il faut tout autant combattre leur assimilation à des «personnes», comme le font les tenants de l'antispécisme.



*Francis Wolff -
Crédits photo :
dr*

Francis Wolff, est professeur émérite au département de philosophie de l'Ecole normale supérieure. Derniers ouvrages parus: *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences* et *Pourquoi la musique?* aux éditions Fayard.

LE FIGARO. - Comment a évolué notre vision de l'animal?

Francis Wolff. - Elle est évidemment très différente selon les époques et les civilisations. Le phénomène récent de nos sociétés, c'est l'urbanisation qui nous a fait perdre à peu près tout contact avec les animaux sauvages; et c'est la progression exponentielle d'une faune urbaine récente, celle des animaux «de compagnie» (dont les espèces ou les races sont généralement des inventions humaines), au travers de laquelle est vu tout le règne animal et toute la nature: une nature imaginaire «bonne» et «pacifique» comme dans les contes de fées.

L'homme est-il un animal comme les autres?

C'est une proposition qui se contredit d'elle-même. Certains disent: «Aujourd'hui, la science montre que l'homme est un animal comme les autres.» Mais ce serait la preuve que l'homme n'est pas un animal comme les autres puisqu'il est le seul à disposer d'un outil de connaissance fiable: la science! Il n'est donc pas un animal comme les autres puisqu'il est capable de science!

Ce qui frappe, c'est le gouffre qui sépare Homo sapiens de toutes les autres espèces, si «intelligentes» soient-elles.

Il est vrai que les théories évolutionnistes nous ont montré que l'espèce humaine est le fruit de l'évolution naturelle, ni plus ni moins que les autres espèces. Mais, même à cette échelle, ce qui frappe, justement, c'est le gouffre qui sépare Homo sapiens de toutes les autres espèces, si «intelligentes» soient-elles. Car la question n'est nullement celle de l'intelligence. Sur certains plans, les grands primates peuvent dénoter une faculté d'adaptation aux situations nouvelles nullement inférieure aux humains. Ce qui différencie l'homme, c'est l'accès à un langage très particulier qui n'est pas un simple moyen d'expression d'émotions, ou un simple moyen de communication des trois types d'information auxquels se limitent toujours les langages animaux: prédateurs, nourriture, partenaire sexuel. Le langage humain a une puissance infinie: par la syntaxe et ce qu'on nomme sa «double articulation», il permet de former et de comprendre une

infinité de phrases nouvelles. Il permet la négation, le futur, le passé, le conditionnel et donne par là accès au dialogue, à l'imagination ou à la métaphysique. De là aussi la différence la plus évidente: une transmission de biens, de normes, de connaissances, de savoir-faire et de valeurs symboliques qui se transmettent de génération en génération et s'accroissent de façon exponentielle.

Mais l'homme a-t-il pour cela une supériorité morale sur les animaux?

Oui et non. Parfois on dit: «Il faut bien traiter les “autres animaux”, parce que rien ne les distingue fondamentalement des hommes.» Mais si nous pensons que nous devons bien traiter les animaux, c'est que nous ne sommes justement pas des animaux comme les autres. Nous autres hommes, nous sommes des animaux «moraux»! Non pas au sens où nous agissons «bien», mais au sens où nous pouvons agir au nom de principes, de normes et de valeurs. C'est parfois pour le meilleur: les «droits de l'homme», la «liberté», la «science»... C'est parfois pour le pire: le «triomphe de la race supérieure», la «domination du monde», la «grandeur d'Allah», etc.: tout cela, c'est aussi des valeurs humaines, qu'on le veuille ou non! Agir au nom de valeurs ne garantit évidemment à l'humanité aucune supériorité morale, mais seulement une différence absolue avec les autres animaux, qui ne connaissent ni l'idée de justice ni, par conséquent, l'idée de guerre, juste ou non.

Qu'est-ce que l'idéologie «animaliste», connue aussi sous le nom d'antispécisme?

Cependant, s'il faut lutter contre la réduction des animaux à des objets, il faut tout autant combattre leur assimilation à des personnes.

Il ne faut pas confondre cette idéologie avec la sensibilité contemporaine à la souffrance animale: les populations s'insurgent désormais tout à fait légitimement contre les conditions de vie ou d'abattage dans certaines usines à viande contemporaines, conséquences inévitables du productivisme et de la guerre des prix. Cependant, s'il faut lutter contre la réduction des animaux à des objets, il faut tout autant combattre leur assimilation à des personnes. C'est cette dernière identification que j'appelle l'idéologie animaliste. Et elle est dangereuse car, lorsqu'on commence à traiter les animaux comme des personnes, on n'est pas loin de traiter les personnes comme des animaux. Il s'agit bien d'une idéologie. Jadis, elle a imprégné la doctrine nazie, dès les trop fameuses lois de protection animale d'avril 1933. Dans un décret du 17 août 1933, Göring déclarait: «Je

vais envoyer dans des camps de concentration ceux qui pensent encore qu'ils peuvent continuer à traiter les animaux comme une propriété inanimée.» Aujourd'hui, c'est presque l'inverse. L'animalisme projette sur les animaux, considérés comme les dernières et les plus évidentes «victimes» de nos sociétés, le rôle jadis dévolu aux «prolétaires». Les concepts politiques forgés pour penser naguère l'asservissement des hommes sont détournés: on parle de «libération animale», de l'«exploitation» des animaux, voire de «génocide animal». Cette idéologie est le symptôme d'une perte de confiance dans les projets collectifs d'affranchissement politique ou social. Qui reste-t-il à «libérer», quand on est revenu de tout? Les animaux...

Les animaux ont-ils les mêmes droits que les hommes?

Les «droits de l'homme», c'est la reconnaissance d'un territoire d'indépendance des sujets à l'égard de la toute-puissance des Etats. Ils proclament que les discriminations doivent être combattues. Dire que tous les hommes ont le droit de vivre, c'est dire qu'ils ont tous également le droit de vivre et que, par conséquent, nul homme n'a le droit de disposer de la vie d'un autre. Mais que peut signifier que tous les animaux ont le droit de vivre? Que le loup n'a pas le droit de nier à l'agneau son droit de vivre? Ou au contraire que l'agneau n'a pas le droit de nier au loup le sien? Nous aurions beau nous abstenir de manger des animaux, nous n'empêcherons jamais d'autres espèces de le faire, sous peine de leur propre mort. La notion de droits des animaux est contradictoire: si l'on concède au loup le droit de vivre, on le retire à l'agneau; et si l'on dit que l'agneau a des droits, que fait-on du droit naturel du loup à se nourrir? Si l'on accorde à son propre chien le droit de vivre sans puces, on retire aux puces le droit de cohabiter avec son chien.

Mais alors, pouvons-nous faire n'importe quoi avec les animaux?

Les animaux n'ont pas des droits, mais nous avons des devoirs à leur égard.

Nullement. Ils n'ont pas des droits, mais nous avons des devoirs à leur égard. Mais ce ne peut être que des obligations différenciées selon les relations que nous avons avec eux. Vis-à-vis de nos animaux de compagnie, nous ne devons pas rompre le «contrat affectif» qui nous lie à eux en les «libérant», comme des bêtes sauvages, au bord des autoroutes au mois d'août. Vis-à-vis des espèces sauvages, nous devons respecter les équilibres écologiques en défendant la biodiversité, tantôt au profit des espèces menacées, tantôt au détriment des bêtes nuisibles. Et les «animaux de rente» qui nous donnent, depuis plus

de dix mille ans, leur miel, leur lait, leur cuir ou leur viande, nous avons le devoir de les élever dans des conditions qui les préservent des prédateurs et respectent les exigences biologiques de leurs espèces.

Faut-il repenser l'élevage industriel?

Il faut sans doute favoriser l'élevage extensif, les circuits courts, les boucheries traditionnelles, etc. Mais saurons-nous en payer le prix? Ici comme en d'autres domaines, il faut se garder de toute position radicale qui ne ferait qu'aggraver le problème. D'un côté, on reconnaît qu'il y a une crise de l'élevage, et on se sent solidaire des éleveurs. Mais pourtant, on ne cesse de leur envoyer des messages contradictoires: «produisez plus pour survivre par rapport à la concurrence», «produisez moins pour respecter les conditions de vie des bêtes», etc.! On en a fait des parias et des bourreaux, alors qu'ils sont souvent les premières victimes du productivisme.



[\(<http://plus.lefigaro.fr/page/cyril-hofstein>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/cyril-hofstein)

Cyril Hofstein (<http://plus.lefigaro.fr/page/cyril-hofstein>)

Suivre (<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/813250312422455963673691274335013/1405785>)

Journaliste
